

HÉRACLÈS

JUILLET/AOÛT 2010

ACTUALITÉS PAGE 3

Un processus de montée en puissance bien rodé

Général Pierre CHAVANCY, commandant la 3^{ème} brigade mécanisée.

TÉMOIGNAGES PAGE 6

OMLT : une expertise des "vétérans"

Capitaine Marc AMARGER/ 126^e RI.

TRIBUNE PAGE 14

French touch : quelle réalité, quel avenir ?

Chef de bataillon Jean PIEAU CSEM 123^e promotion.

39

ÉDITORIAL

La 3^e Brigade Mécanisée se trouve au cœur de la vie opérationnelle de l'armée de Terre. Son chef, le général Chavancy, commande actuellement la *Task Force* La Fayette (TFL) à partir de son état-major stationné à Nijrab. Il relate dans nos colonnes les modalités de montée en puissance de cet état-major avant projection. Le colonel Goisque, chef de corps du 126^e RI, fait de même pour la MCP du GTIA qu'il commande près de Surobi. Les artilleurs du 68^e RAA aussi.

Des officiers et sous-officiers, déployés récemment en opérations, reviennent sur leurs missions : OMLT, peloton blindé X10 RCR, fouille opérationnelle, opérations d'influence. La SMR, la BRB, le VBCI, constituent d'autres sujets d'actualité pour la 3^e BM qui sont aussi ceux de l'armée de Terre.

La clé de la réussite de nos missions réside dans la préparation opérationnelle. Il convient de préciser la part du CDEF, à l'affût des avis et compte rendus des unités projetées (via sa mission RETEX), et bien sûr à l'écoute du CFT qui pilote la préparation opérationnelle. Tout en conservant absolument le principe d'élaboration de références doctrinales adaptables aux situations particulières du combat, la division doctrine du CDEF porte un effort sur la

réalisation complémentaire de documents plus opératoires, orientés sur les missions réelles, et faciles à appréhender. Par exemple :

- mise à disposition des brigades d'un mémento pratique immédiatement exploitable détaillant l'organisation et le fonctionnement de l'état-major de la TFL, dit « 321 » (réalisé),
- élaboration d'un mémento sur l'organisation et les modes d'action des GTIA de Kapisa et Surobi (en cours),
- rédaction d'un document déclinant la doctrine de contre-rébellion appliquée à la TFL (échéance début 2011),
- rediffusion élargie, dans un format papier adapté, du mémento du chef de section Proterre (en cours),
- amélioration de la présentation des documents divers (concepts, doctrines, mémentos et manuels) dans le respect des orientations de formatage de l'EMA et dans des présentations plus pédagogiques.

Le général de division Thierry OLLIVIER, commandant le Centre de doctrine d'emploi des forces

LE MOT DE LA PUBLICATION

Dans ce 39^{ème} numéro d'*Héraclès*, la parole est donnée à la 3^{ème} Brigade Mécanisée (BM3), qui assure actuellement le *lead* de la *Task Force Lafayette* / 2^{ème} mandat.

Ce numéro, en grande partie centré sur la préparation opérationnelle, formera un tout consacré à l'engagement en Afghanistan avec le n°40, d'octobre 2010, réalisé avec le concours de la 27^{ème} Brigade d'Infanterie de Montagne (27^{ème} BIM), qui a constitué le noyau dur de la *Task Force Lafayette* (1^{er} mandat).

Le n°41, à paraître en décembre 2010, sera réalisé avec le concours de la 1^{ère} Brigade Mécanisée (BM1).

ACTUALITÉS

- 3 Un processus de montée en puissance bien rodé
- 4 La MCP de la *Task Force* Bison
- 5 La préparation d'une unité d'artillerie pour l'Afghanistan
- 5 La section de maintenance régimentaire (SMR) : vers une nouvelle approche de la maintenance

TÉMOIGNAGES

- 6 *OMLT* : une expertise des «vétérans»
- 7 Les AMX 10RCR en KAPISA
- 8 Emploi de la batterie de renseignement de brigade

RÉFLEXIONS

- 10 Le VBCI : outil de combat majeur d'une infanterie prête pour l'engagement
- 11 La fouille opérationnelle en Afghanistan
- 12 L'influence, pilier fondamental des opérations de contre-insurrection

TRIBUNE

- 13/14 La Stratégie par le corps
- 15 Les enseignements de la défaite militaire de 1940 ont-ils été tirés ?
- 17 *French touch* : quelle réalité, quel avenir ?

Directeur de la publication : Général (2s) Claude KOESSLER

Rédacteur en chef : Capitaine Gwenaëlle DENONIN

Diffusion, relations avec les abonnés : Major Catherine BRÉJEON

Mise en page : Christine VILLEY - **Graphisme de la maquette** : Nanci FAUQUET

Impression : Imprimerie BIALEC - 95 Boulevard d'Austrasie - BP 10423 - 54001 Nancy cedex

Héraclès en ligne : WWW.CDEF.TERRE.DEFENSE.GOUV.FR

Adresse du CDEF : 1, PLACE JOFFRE - CASE 53 - 75700 PARIS SP 07





UN PROCESSUS DE MONTÉE EN PUISSANCE BIEN RODÉ

GÉNÉRAL PIERRE CHAVANCY, COMMANDANT LA 3^{ÈME} BRIGADE MÉCANISÉE



A l'été 2009, la 3^{ème} brigade mécanisée a été désignée pour armer l'état-major de la *Task Force* La Fayette en Afghanistan d'avril à octobre 2010 succédant ainsi au mandat de l'état-major de la 27^{ème} brigade d'infanterie de montagne.

Après six mois de préparation intense individuelle comme collective, l'état-major renforcé de ses « *augmentees* » pouvait s'estimer fin prêt pour cette mission « sous les feux de la rampe ».

La montée en puissance de l'état major de la *Task Force* La Fayette en Afghanistan est en effet un processus normé, progressif et pleinement adapté à la mission qui attend une brigade de type 321 sur le sol afghan. Outre la préparation individuelle de chacun, la mise en condition avant projection (MCP) tient compte, à la fois des échelons supérieurs du théâtre et des unités subordonnées, mais également de l'environnement global dans lequel évoluent les soldats français.

Après une reconnaissance de quinze jours sur le théâtre au contact de la *Task Force* La Fayette 1 en janvier 2010 pour un petit détachement, les personnels de l'état-major ont pu participer à un exercice avec la 101st (US) *Air Assault Division* à Fort CAMPBELL aux Etats-Unis (*Main Rehearsal eXercice*). Il a permis d'établir les premiers contacts avec le futur échelon supérieur du théâtre et de débiter conjointement les travaux communs de rédaction du plan de campagne, gage d'une coordination étroite sur le terrain. En février, l'état-major s'est retrouvé au complet au camp de La COURTINE pour poursuivre la préparation de la mission et intégrer les derniers

renforts. Point culminant de cette MCP, l'EPPA réalisé en mars sous l'égide du CEPC au camp de Mailly a littéralement plongé l'état-major dans son environnement de théâtre, l'ensemble des acteurs de terrain étant représenté. Des personnels de la *Task Force* La Fayette 1 étaient en effet à nos côtés pour nous accompagner et nous guider dans nos réflexions avec vidéo conférence à l'appui avec ceux restés sur le théâtre. L'armée nationale afghane et en particulier le général commandant la 3^{ème} brigade (210 Corps) ANA étaient également présents, entourés par leurs indissociables mentors : nos camarades des OMLT².

La présence d'officiers et experts civils américains venant du théâtre, le réalisme de l'exercice englobant toutes les facettes de la mission (sécurité, développement et gouvernance), constituent une indéniable plus value à la montée en puissance de l'état-major.

Fort de cette préparation complète, l'état major de la 3^{ème} brigade mécanisée est depuis le 29 avril 2010, le PC de la *Task Force* La Fayette stationné à NIJRAB en KAPISA et subordonné au *Regional Command East* armé par le *CJTF 101* qui a elle-même succédé à la *CJTF 82*■

All the Way!
Air Assault!

1 EPPA : exercice de préparation à la projection en Afghanistan.
2 OMLT : *operational mentoring liaison team*.

LA MCP DE LA *TASK FORCE BISON*

COLONEL JÉRÔME GOISQUE, CHEF DE CORPS DU 126^{ÈME} RI ET DE LA TF BISON

« A chaud, les points clés de la réussite de la MCP m'apparaissent être « anticipation » et « gestion du temps. »

La période de mise en condition avant projection (MCP) de la *Task Force Bison* projetée en Afghanistan au second semestre 2010 s'est achevée fin mai avant que la totalité du personnel désigné pour cette mission ne parte en permission afin, selon le mot d'ordre du chef de corps, d'arriver **prêt** mais **frais**.

Longue et usante pour ceux qui en bénéficient, comme pour leurs familles, la MCP Afghanistan est un marathon dense et intense mais aussi progressif et cohérent qui s'avère *in fine* rassurant et efficace.

Organisé selon un calendrier désormais « normé » par le CFT, la MCP fait alterner des périodes décentralisées au cours desquelles les modules constitutifs du GTIA s'entraînent à leur niveau, et des périodes centralisées où ils s'entraînent ensemble au niveau essentiellement des sous-groupements tactiques interarmes. Cette MCP s'achève par une phase de validation permettant au général commandant la brigade de certifier que le GTIA est en mesure de partir remplir sa mission.

A chaud, les points clés de la réussite de la MCP m'apparaissent être « anticipation » et « gestion du temps ».

En effet, il semble essentiel que la période de MCP ne soit pas un départ « *ex nihilo* » mais qu'elle soit anticipée et puisse s'appuyer sur un *fond de sac* le plus solide et cohérent possible. Même si la MCP dure six mois, elle n'est efficace que si elle

s'enracine sur des fondations fiables englobant la maîtrise des actes élémentaires et réflexes jusqu'au niveau du groupe ainsi que sur un niveau physique permettant d'envisager avec sérénité une préparation basée sur l'endurance et la rusticité.

Tout aussi importantes semblent être la gestion du temps et l'absolue nécessité de ménager tout au long de la durée de la MCP soit des périodes de repos complet (PLD) soit des périodes d'activités plus restreintes, en garnison pour permettre de mener en parallèle du volet opérationnel de la préparation la mise en condition administrative et sanitaire. Le temps nécessaire pour passer tout le GTIA en VSA ne doit pas être sous-estimé d'autant que le personnel du service de santé doit aussi faire sa propre préparation spécifique et est peu disponible surtout s'il est en charge du soutien réel de la MCP et des autres activités du régiment.

La MCP serait incomplète enfin si elle ne prenait pas en compte la préparation de la portion centrale et celle de la structure d'aide aux familles et de soutien aux « bases arrières ». Il convient d'aborder cet aspect comme une manœuvre à part entière et de la planifier.

La MCP est une chance considérable pour un régiment d'infanterie ou un GTIA. Elle procure l'occasion trop rare de s'entraîner dans des conditions progressivement plus réalistes dans un environnement interarmes et interarmées, avec des moyens dont les régiments de l'armée de Terre avaient appris à se passer. Elle est aussi, évidemment, une période vitale pour créer et renforcer les indispensables liens de la fraternité d'armes qui sauveront des vies et font de notre métier ce qui nous le rend si attachant et nous le font aimer ■

LA PRÉPARATION D'UNE UNITÉ D'ARTILLERIE POUR L'AFGHANISTAN

CHEF D'ESCADRON CHRISTIAN PEDEN/68^{ÈME} RAA

La 2^{ème} batterie du 68^{ème} RAA va appuyer le GTIA LSUROBI. Sa préparation a duré plus de 6 mois.

La préparation individuelle décentralisée a été axée sur la révision et le drill des fondamentaux : actes réflexes, techniques d'action immédiate, tir aux ALI, préparation physique, sauvetage au combat, instruction *CIED*, connaissance du théâtre. Un exercice tactique de plusieurs jours a servi de constat initial et de « mise dans l'ambiance ». Les postes de commandement et les éléments d'observation et de coordination (EOC¹) ont été instruits sur les procédures en vigueur, ainsi que sur les appuis aériens. Les équipes *TACP*² ont bénéficié d'un entraînement à Djibouti.

La préparation collective visait à parfaire les savoir-faire du « cœur de métier » et associer la batterie aux exercices du GTIA. L'entraînement artillerie, hors instruction, a pris 7 semaines à Canjuers et permis d'atteindre une parfaite maîtrise des systèmes d'armes Mo120 et CAESAR, dans un contexte réaliste : vie en FOB, enchaînement de séquences opérationnelles de durée variable. Les

savoir-faire plus spécifiquement travaillés ont été les tirs techniques particuliers (tirs au voisinage des troupes amies, à vue directe, verticaux, fusants, avec accrochage décentré, etc.), les mesures de coordination 3D, les procédures de tir, ainsi que la diffusion des ordres et comptes-rendus. Cette période d'entraînement a été validée par la CNCIA³ lors d'un contrôle de 36 heures. Dans le cadre de son intégration interarmes, l'unité a participé à 9 semaines d'entraînement avec le GTIA, y compris au CENTAC et au DAO/A⁴ de Canjuers.

La préparation d'une unité d'artillerie pour l'Afghanistan est très exigeante : elle suppose une parfaite maîtrise de deux systèmes d'armes pour les sections de tir, une excellente condition physique, un sens tactique prononcé, une connaissance poussée de tous les types d'appui-feux pour les EOC.

Et, pour tous, une capacité à faire face aux dangers propres à ce théâtre ■

1 EOC : équipe d'observateurs d'artillerie (6 à 8 PAX) détachée auprès d'un SGTIA et possédant une capacité de guidage des appuis aériens.

2 *TACP* : tactical air control party.

3 CNCIA : commission nationale de contrôle interarmes.

4 DAO/A : détachement d'assistance opérationnelle /Afghanistan.

LA SECTION DE MAINTENANCE RÉGIMENTAIRE (SMR) : VERS UNE NOUVELLE APPROCHE DE LA MAINTENANCE

CAPITAINE BRUNO SIFFER/92^{ÈME} RI

Le 92^{ème} régiment d'infanterie a créé une SMR en 2009, dont la particularité est d'avoir ses ateliers VBCI structurés sur le mode « 12 » (intégration de personnels capables d'effectuer des opérations de niveau 2), et qui sera commandée à

partir de l'été 2010 par un jeune officier de l'arme du matériel, ce qui n'était absolument pas envisageable à l'époque des NTI 1.

f

Son organisation autour d'ateliers capables de s'organiser en ELI¹ consacre, d'une part la nécessité d'une maintenance de l'avant au sein même des unités, et d'autre part illustre ses capacités : sur le terrain, diagnostic et évacuation, et au quartier, réparation n'excédant pas un nombre très limité d'heures de travail. En fait, le nouvel édifice construit repose largement sur la capacité des formations du SMITer² à « alimenter » la SMR en matériels aptes au combat en exercice et en opérations, en s'appuyant, en garnison, sur l'apport indispensable

du parc de gestion ; ce qui suppose que ce dernier soit à la fois constitué, et disponible.

Seule difficulté relevée, les ateliers multi techniques ne peuvent pas fonctionner si le seul sous-officier de chaque cellule est projeté ou absent ; l'affectation de personnels civils, stables et qualifiés, devrait être la meilleure réponse à cette préoccupation.

Le concept d'emploi et le système d'organisation de la SMR illustrent bien, aujourd'hui, la nouvelle approche de la maintenance régimentaire.

1 ELI : équipe légère d'intervention.

2 SMITer : service de la maintenance industrielle terrestre.

TÉMOIGNAGES

OMLT : UNE EXPERTISE DES "VÉTÉRANS"

CAPITAINE MARC AMARGER / 126^E RI

D'avril à octobre 2009, j'ai servi comme mentor d'un commandant d'unité d'infanterie afghan dans le sud WARDAK. Au nombre des enseignements principaux, il apparaît que si la mise en condition est primordiale pour la réussite d'une mission OMLT, les efforts en matière de formation le sont encore plus pour que l'armée afghane atteigne enfin une autonomie pleine et entière.

A maintes reprises, la cohésion et la discipline de l'équipe nous ont permis de faire face à des situations sensibles, l'attitude des soldats afghans que nous accompagnions (le bataillon auquel nous appartenions était *Capability Milestone 1 (CM1)*, c'est-à-dire autonome depuis un an) étant en effet inégale, notamment en termes de pugnacité !

C'est pourquoi la sélection des membres de l'équipe et leur préparation sont particulièrement déterminantes. Cette MCO doit se focaliser sur 3 points :

- Tout d'abord, il faut se concentrer sur les fondamentaux du combattant : condition physique, tir, secourisme, tactique et procédures contre-IED.
- Ensuite, travailler sur la cohésion des membres de la future équipe. Immérgés et isolés au sein d'Afghans, une bonne entente et surtout une franchise totale entre nous nous ont permis de surmonter les difficultés inhérentes à une promiscuité absolue et à la confrontation à une culture radicalement différente.

→

f

- Enfin, il est capital que les membres de l'équipe soient convaincus de l'importance de leur travail. Sur le fond, le chef doit avoir une foi infaillible dans la mission de la Coalition et les équipiers, « au minimum », une foi infaillible dans leur chef. Ainsi, le candidat idéal pour cette mission doit être stable psychologiquement, faire preuve de maturité et avoir une bonne expérience de son métier et de sa spécialité.

Passionnant, le rôle de mentor est épuisant intellectuellement et peut s'avérer parfois frustrant. Avant d'être un guerrier, le mentor est un diplomate. Confronté à certains choix des acteurs locaux qui paraissent incompréhensibles voire absurdes (départ en mission sans préparation, modification de la manœuvre pendant l'opération), il est bien souvent le seul maillon entre le haut et le bas de la chaîne hiérarchique multinationale. Charge à lui seul de prendre alors les mesures nécessaires pour remplir la mission sans froisser ses vis-à-vis.

Afin de faciliter la tâche des officiers afghans, il est nécessaire de leur délivrer une instruction adéquate sur les procédures OTAN, et ce, de manière institutionnalisée, de leur donner des cours de langue anglaise (c'est LA barrière majeure !) tout en les initiant aux modes de pensées occidentaux, de leur assurer enfin une formation poussée en contre-guerrilla et en renseignement. En clair, éviter que ces chefs n'apprennent que « sur le tas et à la va-vite » mais privilégier l'acquisition des fondamentaux indispensables à la réussite de la mission sur le long terme.

Seule une armée afghane autonome, forte et fiable permettra une victoire totale sur les insurgés et l'instauration d'un Etat stable. Il faut, si nous voulons un jour nous retirer de ce théâtre en vainqueurs, accentuer les efforts de formation en profondeur.

Les OMLT tels qu'ils sont conçus aujourd'hui n'en constituent qu'un volet indispensable mais non-suffisant ■

LES AMX 10RCR EN KAPISA

ADJUDANT HERVÉ DOMAIN/1^{ER} RIMA

Le 1^{er} escadron du 1^{er} régiment d'infanterie de marine a armé le peloton blindé du GTIA déployé en KAPISA de juin à décembre 2009 aux côtés des marsouins du 3^{ème} RIMa. Cette mission a permis de mettre en valeur les capacités du blindé dans le combat de contre-insurrection, notamment sa précision, ses moyens d'observation et la gradation de la puissance de ses armes.

Dans la doctrine, le peloton agit dans un même compartiment de terrain avec ses 3 AMX 10RCR et ses 3 VBL. Toutefois, pour répondre aux impératifs opérationnels du GTIA et à la situation tactique particulière de la KAPISA, le peloton a été réarticulé

en deux éléments blindés détachés auprès des deux sous-groupements infanterie. En outre, la menace des IED étant devenue omniprésente, l'emploi des VBL a rapidement été interdit dans les zones les plus exposées. Les personnels des escouades ont donc été formés à la mise en œuvre du VAB T20-13 qui offre une capacité d'appui supplémentaire au peloton. L'articulation des « pions » blindés a évolué régulièrement et chaque chef d'élément s'est le plus souvent trouvé à la tête d'un point d'appui, assurant la conduite des feux de ses engins et d'autres moyens placés pour l'occasion sous ses ordres.

f

A l'inverse, le peloton n'a été employé que deux fois au complet et directement subordonné au bataillon. Près de 80% des missions avaient pour but de fournir aux éléments débarqués, et parfois imbriqués, un appui feu précis et gradué allant de la mitrailleuse de 7,62 à l'obus explosif de 105 entre 300 et 3 000 mètres. Du fait d'un terrain particulièrement compartimenté par le relief et la végétation parfois dense mais aussi en raison de la présence d'IED, la manœuvre des éléments blindés a souvent été réduite à la réalisation de bonds entre les points d'appui en empruntant des axes dégagés par le génie. Pour le reste, le peloton a effectué des missions de couverture face aux axes possibles de renforcement de l'ennemi mais aussi d'ouverture et de contrôle d'itinéraire, toujours dans un contexte interarmes.

L'atout majeur du peloton réside dans sa capacité à observer dans de larges secteurs de jour comme de nuit, à renseigner sur l'avancée des troupes amies

débarquées mais aussi sur les positions et les infiltrations ennemies. En effet, les moyens d'observation couplés au SIT V1¹ permettent de définir en quelques secondes et à quelques mètres près la position télémétrée. D'autre part, la puissance de feu d'un peloton demeure un atout sécurisant pour les fantassins qui savent pouvoir compter sur des tirs précis et puissants, l'obus de 105 étant l'une des seules munitions capables de percer les épais murs de terre sèche des habitations locales.

Aujourd'hui le peloton est donc un élément essentiel des opérations en KAPISA car il est une passerelle de commandement, de renseignement et de tir aux ordres d'un chef formé à la gestion des réseaux radio, à la conduite des tirs directs et capable de s'appuyer sur la numérisation pour transmettre des comptes rendus précis.

1 Système d'Information Terminale Version 1 (système de cartographie numérique couplé à un GPS).

EMPLOI DE LA BATTERIE DE RENSEIGNEMENT DE BRIGADE

CAPITAINE XAVIER SIMONOT/68^{ÈME} RAA

Les batteries de renseignement de brigade (BRB) ont été créées en septembre 2008. Une BRB comprend 4 types de capteurs : ROEM¹, ROIM² (DRAC³), ROHUM, RORAD⁴ (RASIT⁵).

Cet article a pour objectif de rendre compte des conclusions générales tirées d'une année d'entraînement en mode multicateurs de la BRB3 (68^{ÈME} RAA). Cet entraînement, divisé en 2 phases (appropriation de la manœuvre et des techniques monocapteurs, puis entraînement en mode multicateurs) a visé 4 objectifs :

- explorer les possibilités d'appui renseignement d'une unité interarmes, du niveau brigade au niveau SGTIA ;
- valider des procédures internes en mode nominal et dégradé ;

1 ROEM : Renseignement d'Origine ElectroMagnétique.

2 ROIM : Renseignement d'Origine Imagerie.

3 DRAC : Drone de Renseignement Au Contact.

4 RORAD : Renseignement d'Origine RADar.

5 RASIT : Radar de Surveillance des Intervalles.

f

- valider les procédures de coordination avec les unités appuyées ;
- mener l'EXTA DRAC dans le cadre de l'acquisition d'objectifs pour l'artillerie sol-sol.

Afin d'atteindre ces objectifs, plusieurs scénarii ont été définis en cohérence avec des missions interarmes génériques, (reconnaissance offensive, contrôle de zone...), des missions liées au théâtre afghan (« *Cordon-and-Search* », protection de FOB,...) et des missions-type des exercices du parcours normé (CENTAC et CENZUB).

Au terme de cette année d'entraînement, il est possible de tirer quelques enseignements :

L'emploi d'une BRB doit privilégier le mode multicateurs.

Les contraintes inhérentes aux différents capteurs d'une BRB sont nombreuses. Leur emploi en complémentarité dans une manœuvre centralisée, permet de les atténuer. En outre, la présence d'un élément de commandement offre au chef interarmes un premier niveau de réflexion permettant une manœuvre renseignement cohérente et des remontées d'informations pertinentes.

Les fonctions « commandement des capteurs » et « coordination-liaison avec l'interarmes » doivent être dissociées.

La manœuvre des capteurs et les élongations permettent très rarement au commandant d'unité de servir de DL auprès du CO (BIA ou GTIA). Les éléments de la SOA⁶, intégrés au B2, (ou intégrés en partie au S2 GTIA) avec leurs capacités de synthèse et d'exploitation et de diffusion, sont donc les interlocuteurs privilégiés, pour assurer la liaison

entre la manœuvre renseignement (conçue et mise en œuvre par le CDU) et les besoins en renseignements du chef interarmes.

La manœuvre générale doit intégrer pleinement la manœuvre renseignement.

Chaque mission de l'unité interarmes doit laisser un « Temps 0 » permettant de lancer la recherche, d'effectuer l'exploitation et de diffuser le renseignement, afin d'engager au mieux les éléments de la force au temps 1 de la manœuvre.

La sauvegarde des capteurs est un élément clef de la mission de recherche.

Elle ne peut que rarement être assurée par les éléments de mêlée. Le risque pour les capteurs doit être souligné par le CDU lors de ses propositions d'emploi, mais demeure une décision du chef interarmes qui acceptera ou non, le risque encouru par ces petites équipes.

Au final, la batterie de renseignement de brigade semble être une unité cohérente, parfaitement adaptée au cadre espace-temps de la brigade et du GTIA. Seul outil dédié uniquement aux besoins en renseignement de son chef, elle est la réponse appropriée aux engagements modernes de la BIA⁶

⁶ SOA : section opération analyse en charge de l'analyste toutes sources
(1 par B2 d'EM BIA)



LE VBCI : OUTIL DE COMBAT MAJEUR D'UNE INFANTRIE PRÊTE POUR L'ENGAGEMENT

CHEF DE BATAILLON JAMES DEVIGNON/ 92^{ÈME} RI

Après avoir reversé leurs AMX 10P, et s'être équipés avec grande satisfaction du VBCI, les « Gaulois » disposent maintenant d'éléments d'appréciations, fiables, pour considérer que cet engin de combat vient bien conférer à l'infanterie des capacités accrues, dont la plus-value opérationnelle est inestimable, et ce, sans pour autant révolutionner son concept d'emploi.

L'engagement du VBCI en Afghanistan est une opportunité pour les GTIA engagés.

Objets de nombreux débats, parfois âpres, les contraintes prétendument générées par l'importante silhouette du véhicule et la présence d'un seul personnel en tourelle se sont avérées sans fondement : il suffit pour cela de prendre conscience de son incroyable furtivité dues à sa maniabilité sur le terrain et à l'absence quasi complète de bruit de moteur, et de constater ses capacités d'observation et de conduite de tir déportés dans le poste du chef d'engin.

Certains puristes pourront, peut être à juste titre, alléguer que la chenille est irremplaçable pour évoluer sur tous types de terrain ; mais que d'avantages conférés par la roue : souplesse, rapidité, silence. Sans négliger, et c'est d'actualité, le fait qu'une mine ne détruira jamais un train de roulement alors qu'elle neutralise un engin chenillé.

La protection accrue des combattants (il n'y a pas de comparaison possible entre la coque aluminium des véhicules de la génération précédente et le blindage du VBCI) et le confort de l'habitacle, jamais égalé jusqu'alors, sont autant atouts qui viennent compléter celui de la mobilité.

Mais incontestablement, la capacité la plus innovante et intéressante qu'offre le VBCI est celle de l'observation et du tir. Oubliée depuis la disparition des compagnies de chars, la notion de combat sous tourelle est réintroduite dans l'infanterie. Ainsi, dorénavant, un même engin peut projeter et débarquer de l'infanterie tout en renseignant au plus loin sur des objectifs et en les engageant avec précision et efficacité.

La contrepartie de toutes ces capacités est évidemment la difficulté du service du VBCI ; celui-ci requiert une grande stabilité dans l'emploi des équipages, et, de l'expérience. De fait, le pilotage est particulièrement complexe alors même qu'il semble simple, mais plus encore, la maîtrise de la tourelle exige un travail de fond de la part du chef tireur, qui, l'expérience le montre, devrait être un caporal-chef ancien, idéalement de 1^{ère} classe. Aussi, comme s'est vérifié avec le char Leclerc, si un équipage de VBCI peut servir tout autre véhicule d'infanterie, cette possibilité ne peut être qu'univoque.

L'engagement du VBCI en Afghanistan est une opportunité pour les GTIA engagés.

A eux de bien saisir toutes les capacités de combat embarqué et débarqué que ce remarquable véhicule de combat leur apportera ; il serait en effet regrettable de le considérer comme un simple blindé apte à délivrer des appuis efficaces. Clairement, le VBCI confère à l'infanterie une capacité accrue d'emporter la décision dans un environnement interarmes.

LA FOUILLE OPÉRATIONNELLE EN AFGHANISTAN

ARTICLE COLLECTIF RÉDIGÉ SOUS LA DIRECTION DU COLONEL CLAUDE CHARY, CHEF DE CORPS 31^{ÈME} RG,
CO-AUTEURS : CBA GROSSE G3/2D À LA TFL, CNE DEJOUY, CNE DEFOND, CNE ANCEZE

Nécessité faisant loi, fin 2007, l'EMA décidait de créer une capacité de lutte en amont contre les IED. Ce nouveau concept, « la fouille opérationnelle (FO) », adapté des procédures Britanniques de lutte contre l'IRA, doit permettre de conserver l'initiative sur l'adversaire. Dès lors, sur le théâtre, il revient à un officier du génie de concevoir sa mise en œuvre comme d'en expliquer le bénéfice attendu.

Les opérations de fouille sont conduites sur renseignements et font appel à des capacités concourantes. Elles visent les réseaux d'insurgés utilisant des IED. Il s'agit de trouver des personnes, des documents, des composants. L'aspect légal de ces opérations et la rigueur des procédés sont primordiaux afin de constituer des preuves exploitables pour permettre la mise en accusation des personnes impliquées.

La capacité FO se décline en trois niveaux :

- **la Fouille Opérationnelle Élémentaire (FOE)** concerne l'Interarmes et se limite à des fouilles de personnes et de véhicules ;

- **la Fouille Opérationnelle Complémentaire (FOC)** revient aux sections du Génie sur des zones plus étendues, avec du matériel spécifique, au sein d'un dispositif interarmes ;

- **la Fouille Opérationnelle Spécialisée (FOS)** est réalisée par des sapeurs formés pour intervenir sur tout types de vecteurs (véhicules, navires, aéronefs) ou d'infrastructures.

Le choix de l'équipe intervenante revient au coordinateur FO, selon la cible.

Mise en œuvre depuis avril 2009 en Afghanistan, elle nécessite une préparation opérationnelle lourde et un entraînement physique intense afin d'être capable d'emmener le matériel, en particulier pour les missions à pied.

La **capacité FOS** s'acquiert après un stage de 7 semaines dispensé à l'École du Génie (EG) d'ANGERS. Tous les équipiers doivent être *Basic Deminer*¹ et avoir suivi le stage *EOR*². Les

scribes³ sont *EOD Level I*⁴ et les chefs d'équipes doivent posséder la qualification *EOD Level II*⁵.

La **capacité FOC** s'obtient à l'issue de 2 semaines de formation dispensée par l'EG, tandis que le CDU génie, sera qualifié conseiller FO afin de proposer l'emploi de ses moyens au chef du GTIA. En complément, une cellule « *Weapon Intelligence Team* » (*WIT*) composée d'un chef d'équipe (officier du génie), d'un gendarme (police scientifique), d'un EOD et d'un photographe de la DRM, est formée par les américains dès l'arrivée sur le théâtre.

1 Ex MINEX I

2 *EOR (Explosive Ordnance Reconnaissance)* : cette formation a pour but de donner au personnel les capacités de préparer et d'appuyer l'action des EOD

3 « Scribe » est le terme consacré, utilisé pour désigner le sous-officier EOD qui est chargé de noter l'ensemble de la procédure effectuée, les prises de vues et CR à la manière d'un PV de gendarmerie.

4 Cette formation permet de commander un groupe sur un chantier de déminage ou de dépollution et, dans certain cas, de détruire ou neutraliser les munitions étudiées.

5 SOA des sections de combat, aptes à identifier, enlever, détruire ou neutraliser les munitions.



f

La *Task Force* La Fayette (TFLF) engage actuellement deux équipes de FOS selon un **dispositif adaptable**, en fonction de la taille du « compound » à fouiller et de l'environnement. Éléments organiques de brigade TFLF, la FOS peut être soit conservée soit détachée aux ordres d'un GTIA ou des forces spéciales. Le coordonnateur FOS, intégré au G3/2D de l'état-major, travaille en étroite collaboration avec la chaîne du renseignement. Il participe aux travaux de planification des

opérations et propose l'emploi de ces équipes en fonction de la nature des « cibles » à traiter. De plus les DL génie des GTIA sont en mesure de demander une ou deux équipes en renforcement lors des opérations planifiées de « *cordon-and-search* » ou pour conduire des opérations de fouilles d'opportunité. Agissant toujours en appui de la police afghane, seule habilitée pour procéder à l'ouverture du « compound », l'engagement du trinôme FOS/EOD/WIT sera systématiquement recherché afin de gagner des délais, puis

d'adresser à la TF PALADIN, chargée de la lutte contre-IED sur le théâtre, un « *first look report* » directement exploitable.

Fer de lance de la CIED, le concept de FO cible le danger majeur que constituent les IED. Il nécessite une expertise génie élevée relevant du « *chief engineer* » de la force, seul capable de conseiller le chef interarmes et de coordonner efficacement l'ensemble des moyens concourant à la lutte contre les IED, pour en tirer le meilleur bénéfice ■

L'INFLUENCE, PILIER FONDAMENTAL DES OPÉRATIONS DE CONTRE-INSURRECTION

COLONEL ROLAND LECOEUR/CEM 3^{ÈME} BM

Depuis le 1^{er} novembre 2009, la brigade (*Task Force*) La Fayette rassemble d'une part une composante française sous OPCON (deux GTIA, un BATHELICO, des EOB¹, les OMLT de la 3^{ème} brigade de l'Armée Nationale Afghane) et d'autre part une composante américaine sous TACON (PRT²). Sous les ordres du *Regional Command-East*, constitué de la *Combined Joint Task Force 82* (82^d *airborne division*), cette

brigade commandée par un état-major fort de 120 personnes est en charge de mener des opérations de contre-insurrection, à l'Est de Kaboul, dans une zone de responsabilité comprenant la province de Kapisa et le district de Surobi. La mission de contre-insurrection conduite par la TF La Fayette se traduit par la mise en application d'une approche globale incluant aussi bien la lutte contre les insurgés que l'influence auprès de la popu-

lation. L'équilibre des modes d'action à mettre en œuvre est délicat entre la réaction armée proportionnée mais démonstrative et la volonté de rallier la population à des objectifs économiques et politiques ambitieux. ➔

1 EOB : éléments organiques de brigade (détachement ISTAR, détachement ouverture d'itinéraire, fouille opérationnelle).

2 PRT : *Provincial Reconstruction Team*.

¶

Les trois lignes d'opération traditionnelles (sécurité, développement, gouvernance) sont combinées pour rétablir la confiance dans un système de gouvernement reconnu, dans des institutions ayant regagné une légitimité et dans des horizons de développement renouvelés. Pour mener à bien cette série d'actions, l'outil de commandement fondé sur le noyau d'un état-major de brigade inter armes s'est vu renforcé de capacités supplémentaires. Le panel élargi des actions menées justifie effectivement la mise en place d'une part d'une cellule Opérations d'Information (OI) et d'autre part d'une cellule de ciblage (*fusion cell*).

En effet, la mise en œuvre d'une politique d'influence auprès de la population et des acteurs majeurs de la vie afghane repose sur la structure OI qui joue sur tous les registres : actions civilo-militaires auprès de la population visant à l'acceptation de la Force, actions de communication visant tant notre opinion publique nationale que l'opinion afghane, actions *Psyops* permettant aussi bien la promotion des valeurs portées par la coalition que la contre propagande à l'encontre des insurgés et enfin les actions indirectes (AI) servant de relais d'influence de nos actions à un niveau stratégique.

Par ailleurs, face aux problématiques des réseaux, dans un milieu socio-culturel peu familier, la *Fusion cell* apporte une réponse

adaptée : le collationnement et l'analyse de renseignements permettent de mettre en œuvre des modes d'action visant la valorisation des réseaux d'influence positifs et, également, la neutralisation des réseaux d'influence négatifs. Chefs influents ou en devenir, acteurs du soutien logistique des insurgés ou simples poseurs d'*IED*, les réseaux méritent une étude et un traitement particuliers pour servir nos intérêts.

Par ce biais, le commandement des opérations de contre-insurrection investit les champs matériels traditionnels (manœuvre des GTIA) et les champs immatériels (opérations d'influence) pour répondre au besoin de convaincre la population▪

TRIBUNE

LA STRATÉGIE PAR LE CORPS

CHEF DE BATAILLON JEAN AUGIER/ EM 3^{ÈME} BM

Avertissement aux lecteurs : la rédaction d'*Héraclès* a choisi de faire paraître cet article dont le sujet et le ton, décalés, pourront sembler, à certains, quelque peu éloignés de nos préoccupations actuelles.

Pour son originalité, mais aussi compte tenu de la problématique sous-jacente, cet article mérite votre attention.

→



Le renouveau doctrinal, à l'œuvre dans les Armées, pourrait-il être amélioré par une approche pédagogique nouvelle ? Peut-on imaginer un « dressage du stratège » comme on parlait de celui du soldat en 14 ? Le Général BEAUFFRE regrettait qu'on n'enseignât pas la Stratégie et ses principes mais des stratégies¹ ; attachons nous donc à l'étude des dits-principes.

Si leurs fondements théoriques sont bien abordés dans nos Ecoles, leur enseignement, très intellectualisé, demeure amputé de la « compréhension corporelle ».

De manière générale, pour former l'esprit aux principes, une méthode éprouvée est l'induction, l'expérimentation².

Par ailleurs, dans la structure de la mémoire, la plus immédiate et la moins consciente est certainement ce dont le corps se souvient jusqu'à devenir une seconde nature. Sachant que le rythme des décisions à prendre s'accroît³ et demande de plus en plus d'instinct (entre autres face à l'incertitude), le stratège qui aurait *ingéré* son art ainsi, serait naturellement **plus efficace**. Le projet de s'approprier la Stratégie par le corps paraît alléchant. C'est dans cet esprit que Jigoro KANO a fondé le jūdō⁴. C'est dans cet esprit que l'escrime est enseignée en école même si elle ne répond plus à la richesse des principes à incorporer. La culture asiatique conserve cette forme d'apprentissage et d'éveil par la pratique et en particulier dans les arts martiaux nippons⁵. La pensée stratégique japonaise, bien loin d'être indigente, a conservé au sein d'écoles anciennes et de rares écrits, la quintessence de la réflexion stratégique. Ces fameux principes doivent être expérimentés avec l'aide d'un bon professeur, et devenir alors « connaissance ».

Si dans nos Ecoles, on décidait d'enseigner les principes stratégiques sans se limiter aux spéculations intellectuelles, par l'éducation martiale, par le corps, que devrait-on en attendre prioritairement ?

A mon sens, **la faculté d'adaptation** par la compréhension quasi-instinctive de l'environnement, du contexte, du terrain, de l'adversaire bref une MEDO réflexe, serait la moindre des choses à enseigner physiquement et donc intellectuellement. Prenons un exemple volontairement philosophique. Le principe taoïste complexe « ne rien faire et que rien ne soit pas fait »⁶ peut être enseigné par la voie martiale évoquée. Erigé en une doctrine d'adaptation et d'exploitation du potentiel de situation, il aide la planification d'un état-major à conserver une large part de souplesse, sans idée préconçue.

Cette (r)évolution culturelle ouvrirait plus encore l'esprit de nos cadres. Le partage de cette expérience personnelle de chacun avec les-dits principes permettrait d'atteindre une certaine unité (et non unicité) de perception, comparable à une unité doctrinale mais qui soit capable de s'extraire aisément des paradigmes en vigueur.

Au même titre que d'autres thèmes d'étude, à quand des cours d'arts martiaux au CDEF, au CESAT, au CID, au CHEM ?

1 In *Introduction à la stratégie*.

2 A comprendre à la fois comme expérience vécue et essai/tentative, Erlebnis et Erfahrung en Allemand.

3 C'est même une des vulnérabilités à exploiter selon J. BOYD dans la boucle décisionnelle « OODA loop ».

4 « J'ai découvert le principe de l'efficacité maximale et pour l'enseigner j'ai développé une méthode que j'ai appelé jūdō » Jigoro KANO. En résumé, le principe est celui de la non-résistance. Le jūdō n'était pas un sport à ses débuts...

5 Certains arts martiaux nippons ont conservé cette vocation martiale (et non sportive) sans tomber ni dans la brutalité ni dans l'ésotérisme.

6 Cité par François JULLIEN in *Traité de l'efficacité*.

LES ENSEIGNEMENTS DE LA DÉFAITE MILITAIRE DE 1940 ONT-ILS ÉTÉ TIRÉS ?

CHEF DE BATAILLON GILLES HUSSON/CSEM 123^E PROMOTION, 1^{RE} SESSION

Comme Marc BLOCH nous le rappelle au sortir de la désastreuse campagne de France de 1940, « nos chefs n'ont pas su penser cette guerre¹ ». Par ce cinglant constat, il imputait la responsabilité de la défaite militaire, entre autres, au commandement français de l'époque.

70 ans après son analyse sans concession de nos défaillances, il est permis de se demander si tous les enseignements de ce brutal effondrement militaire ont réellement été tirés. Le recul des événements montre que les mentalités, les méthodes, mais surtout la formation des futurs chefs ont connu une évolution salutaire.

Evolution du contexte et des mentalités

Force est tout d'abord de constater que l'état d'esprit de l'armée de Terre a connu une véritable métamorphose. Dans ce domaine, le développement de mythes guerriers a fortement joué dans la création de l'identité collective des unités, bien loin des bandes molletières et du casque Adrian de 1940. De même, l'armée était caractérisée par la routine des revues de détail et par les tracasseries de discipline intérieure qui ne préparaient pas au commandement des hommes. A l'inverse, notre époque est marquée par de multiples engagements qui confrontent nos cadres à leurs responsabilités tantôt en projection intérieure ou extérieure, tantôt en opérations, au cours desquelles ils acquièrent une expérience de commandement irremplaçable.

Dans le cadre de la cohérence des opérations engagées, le vide juridique et normatif d'avant-guerre résultant du rejet de la Société Des Nations est à opposer au contexte des opérations actuelles qui s'appuient sur la légitimité des organisations de sécurité internationales. Parallèlement, la France d'avant-guerre avait laissé se distendre les liens avec son allié britannique par anglophobie ou par négligence. Or une véritable alliance demande des liens efficaces et réciproques. C'est le travers qu'entend aujourd'hui corriger l'insertion massive d'officiers Français au sein des structures de l'OTAN.

En 1940, alors que les méthodes de l'armée allemande étaient connues depuis la campagne de Pologne, nous n'avons pas su adapter nos modes d'action, trop ancrés dans la doctrine des fronts continus. Depuis, les armées ont considérablement développé la fonction « retour d'expérience ». Les enseignements des conflits actuels sont ainsi systématiquement étudiés par le Centre de Doctrine d'Emploi des Forces (CDEF). Dans cette même optique, l'enseignement militaire fait désormais largement appel aux Etudes Tactiques et Historiques (ETH) qu'elle aborde sous l'angle des principes de la guerre, du changement de situation et de la nécessaire adaptation aux circonstances².

Evolution dans les méthodes

Il est indéniable que les décideurs français de 1940 n'étaient pas éduqués dans un esprit de réalisme, de décision et de prise d'initiative.

¹ Marc BLOCH, L'étrange défaite

² Trois ETH sont conduites aujourd'hui au CSEM et une au CID.



f

Pour se convaincre des efforts entrepris afin de s'armer contre la surprise, on peut citer la place primordiale accordée aujourd'hui aux plans de manœuvre permettant de couvrir le plus grand nombre possible d'éventualités. La constitution de réserves, tactique et stratégique, pour remédier aux imprévus est également devenue un principe auquel il n'est plus permis de déroger. De surcroît, alors que les moyens terrestres et aériens n'étaient pas capables de mener des actions coordonnées³, les armées se sont dotées désormais d'organes interarmées de commandement et de contrôle des opérations dès le niveau opératif.

Par ailleurs, le style de commandement français d'avant-guerre ne recherchait ni la confiance préalable, ni l'adhésion des subordonnés.

A l'inverse, depuis quelques décennies, des méthodes de pédagogie et de commandement participatif par objectif sont venues se substituer aux principes contre-productifs du « dressage » et de la « mise au pas ». Dans le même ordre d'idées, le style d'après-guerre a mis davantage l'accent sur l' « esprit de la mission » à travers la notion d'effet majeur, ou encore sur le commandement de l'avant, en s'inspirant, par exemple, de l'esprit de décision des jeunes chefs de la France Libre⁴.

Dans le domaine du renseignement, des efforts notables ont été entrepris en matière de recherche par le biais de la « manœuvre des capteurs⁵ ». De même, à la défailante et insuffisante étude des ordres de bataille aboutissant souvent à des interprétations d'intentions aléatoires, a succédé la méthode des hypothèses qui s'appuie sur la connaissance solide de la doctrine et des modes d'action adverses. Ces méthodes encouragent le B2 à s'engager sur des modes d'action ennemis, plutôt que de simplement offrir au commandement un grand choix d'indications contradictoires.

Sélection et formation des futurs chefs

Il y a 70 ans, le commandement français n'a pas su s'adapter à la manœuvre allemande. La lenteur de notre parade ayant été un lourd handicap, la rapidité à intégrer les changements est aujourd'hui une qualité recherchée chez les cadres dont les capacités d'adaptation sont un constant critère d'évaluation. Qui plus est, en 1940, les règles d'avancement nous ont donné un « commandement de vieillards », réfractaires à toute nouveauté et incapables de se détacher de l'expérience du premier conflit mondial. Force est de constater que le problème n'est plus d'actualité avec les règles de gestion qui privilégient l'ascension des plus jeunes potentiels décelés.

En outre, les hauts rangs des états-majors étaient peuplés avant-guerre d'anciens professeurs de l'Ecole Supérieure de Guerre et de leurs meilleurs élèves. Dans ce contexte de vassalité entretenu par la cooptation, la contradiction et l'adaptation au neuf n'étaient pas possibles. Or, c'est le conformisme et son enseignement qui ont conduit aux mauvais choix de l'entre-deux guerres, en négligeant par exemple l'emploi massif de chars regroupés en grandes unités. A l'inverse, de nos jours, loin de toute orthodoxie, la liberté de parole et le renouvellement de pensée sont encouragés chez les futurs chefs.

➔

³ Comme le montre l'absence de réaction face aux vulnérables colonnes blindées allemandes déferlant à travers les Ardennes.

⁴ L'armée française a également été influencée par la méthode de commandement par objectif allemande promouvant comme on le sait, la prise d'initiative des subordonnés dans l'esprit de la mission reçue et des objectifs à atteindre.

⁵ L'échec en matière de recherche était patent, comme l'a montré l'absence de relance le 10 mai 1940 pour recouper l'observation aérienne faisant état d'embouteillages de blindés allemands dans les Ardennes.



Enfin et surtout, en 1940, les décideurs n'étaient pas assez formés à s'aider de leur culture pour agir. Rejetant le bachotage et la pusillanimité des élites qui en découlait, Marc BLOCH prônait l'institution de concours basés sur la culture générale, sans laquelle « tout homme d'action ne sera jamais qu'un contremaître⁶ ». Force est de constater que près de 70 ans plus tard, un tel système de recrutement a bel et bien été mis en œuvre dans le cadre du concours du Collège Interarmées de Défense, en faisant davantage appel à la réflexion et à l'argumentation qu'à la connaissance pour elle-même.

L'examen des progrès effectués dans le champ absolu de nos erreurs fait apparaître que l'armée de Terre a profondément évolué dans ses mentalités et ses méthodes en étant capable de tirer les leçons du passé, comme de ses engagements plus récents.

C'est pourquoi, face au douloureux constat d'échec de 1940, il est essentiel de ne pas sombrer dans l'éternelle repentance, mais plutôt de méditer cet aphorisme de Marc BLOCH qui eut le courage de mettre ses idées en application : « il n'est pas de salut sans une part de sacrifice » ■

6 Il rejoignait sur ce point le général de Gaulle pour qui « la véritable école du commandement est la culture générale ».

FRENCH TOUCH : QUELLE RÉALITÉ, QUEL AVENIR ?

CHEF DE BATAILLON JEAN PIEAU/CSEM 123^E PROMOTION, 1^{RE} SESSION

Fort de douze années passées aux côtés des moudjahidin en guerre contre l'URSS, l'aventurier français Patrice Franceschi témoigne : « en Afghanistan, les soldats français sont desservis par le fait d'avoir délaissé un type d'attitude ayant fait ses preuves en Afrique au profit du modèle américain du combattant caparaçonné, sur le qui-vive en permanence et se coupant volontairement de son environnement »¹.

Mais qu'en est-il au plan militaire ?

L'armée française se serait-elle dévaluée en négligeant cette approche que certains appellent la *French touch*² ? Au fond, existe-t-il seulement une *French touch* ? S'agit-il d'une coquetterie franco-française ? De fait, cette expression peut révéler le regard que certains portent sur une façon de faire « à la française » qui sublimerait une activité commune : gastronomie, haute-couture ou musique. Un peu comme les « rugbyphiles » britanniques envient notre *French flair*.

Mais qu'en est-il au plan militaire ? Pour certains, c'est la notion « d'effet majeur », vue comme une aptitude originale à concevoir les opérations, qui fonde l'exception tactique française. Pour d'autres, c'est savoir conduire, certes parfois avec talent, ce que l'on n'aurait pas planifié. Ce peut être, encore, la capacité à faire « mieux avec peu » : en somme, le « système D » !



1 Témoignage de M. Franceschi au profit du centre de doctrine d'emploi des forces (CDEF), « Les loups maigres contre les chiens gras, retour sur la psychologie et la stratégie des moudjahidin », fiche n°500306/DEF/CDEF/DREX/BRECH du 10 juillet 2009.

2 « Une armée conçue pour faire usage de la force en la maîtrisant toujours, ce que nos alliés appellent avec humour la *French touch*, une armée (...) qui refuse la guerre de conquête et l'oppression des peuples », in <http://pagesperso-orange.fr/geostrategies2000/621.htm>, Marielle Vichot, professeur agrégée d'histoire, membre du conseil de Géostratégies 2000, officier supérieur dans la réserve.



De ce fait, la *French touch* pourrait constituer une forme d'orgueil mal placé.

Il peut être bon, pour préserver et développer notre identité mais aussi notre efficacité, de chercher à extraire la quintessence d'un style français, tant dans les phases de réflexion que dans l'action militaire.

Bien que la portée d'une *French touch* puisse sembler limitée, notre approche intellectuelle de la tactique a néanmoins toujours du sens. Surtout, nos soldats gagneront toujours à cultiver cette attitude éprouvée, fondée sur la « conquête des cœurs » et la prise en compte du facteur culturel.

Au plan intellectuel, observons d'abord que l'approche française n'est pas aussi cloisonnée qu'il y paraît.

Certains facteurs viennent atténuer, si ce n'est la valeur, du moins la portée de la *French touch*.

D'abord, la dimension supranationale qui prévaut de plus en plus dans les opérations peut limiter l'intérêt d'une approche française. De retour dans les structures militaires intégrées de l'OTAN, notre armée s'astreint à un effort d'harmonisation des méthodes de raisonnement, des terminologies et procédures, qui va plus loin qu'un simple besoin d'interopérabilité. Le culte d'une forme d'originalité, dont la notion « d'effet majeur » est peut-être un symbole, ne paraît pas toujours

compatible avec le pragmatisme anglo-saxon. Ainsi, il semblerait trop ambitieux, ou irréaliste, de croire préserver la logique française tout en la diluant dans le système otanien. L'intégration aux chaînes de décision dès le temps de paix, au même titre que la contribution et la subordination à des états-majors de coalition dans des opérations de tous types, risque donc de conduire au sacrifice des identités sur l'autel des alliances.

En outre, le cadre budgétaire contraint que connaît aujourd'hui la défense et la difficulté à combler certains retards technologiques risquent fortement d'accentuer une forme de mise sous tutelle. Quelle place alors pour une *French touch* ? La crédibilité des officiers insérés dans les états-majors multinationaux ne peut pas seulement reposer sur leur talent : elle doit aussi être portée par des efforts financiers et matériels à la hauteur des ambitions affichées.

Surtout, ce serait notre propre renoncement qui menacerait la survie d'une approche française capable d'apporter la plus-value qu'on en attend. En effet, sans attendre d'être subordonnées à des instances multinationales, nos forces glissent parfois d'elles-mêmes vers une attitude de moins en moins fidèle à ce qui est souligné comme un point fort par M. Franceschi. Les bombardements, les camps retranchés, et même les lunettes noires, constituent-ils toujours l'attitude adaptée pour gagner des populations à une cause ?

Dès lors, il s'agit bien de chercher à tirer la quintessence de cette *French touch*.

Au plan intellectuel, observons d'abord que l'approche française n'est pas aussi cloisonnée qu'il y paraît. Liddell Hart renierait-il ce style français, qui a bien quelque chose d'*indirect* ? Le général américain David Petraeus et ses compatriotes, rédigeant le manuel sur la contre-insurrection³, ne se sont-ils pas inspiré des Gallieni, Lyautey, Trinquier et Galula ?



³ *The US Army – Marine Corps counter-insurgency field manual, US Army Field Manual n° 3-24, Marine Corps Warfighting Publication n° 3-33.5.*

f

Au-delà de ces simples convergences qui laissent entendre que l'incompatibilité n'est pas une fatalité, il convient aussi de se décomplexer et de rester convaincu de nos atouts. Les réflexions approfondies qui précèdent le choix de l'effet majeur, lequel traduit, entre autres, l'esprit de la mission, permettent de s'apercevoir combien la recherche de la démultiplication des efficacités est supérieure à la simple capacité à additionner des forces et à remplir des tâches. C'est bien là la valeur ajoutée de cette notion, qui confère une forme de supériorité dans le domaine du commandement. Ainsi, l'effet majeur est un corollaire du principe de subsidiarité : le subordonné, imprégné de l'esprit de la mission, peut l'appliquer à la lettre mais surtout prendre d'opportunes initiatives.

« Il faut continuer à faire à la française ! » martèle le général Lecerf, commandant les forces terrestres, aux unités se préparant à partir en Afghanistan. Dans l'action, le contexte de la transformation de la guerre⁴ justifie plus encore ce point de vue. Appelant une forme de courage différente du strict courage physique, cette volonté, in fine, met l'accent sur la faculté à faire la guerre au sein des populations, dans laquelle il est au moins aussi important de « conquérir les cœurs et les esprits » que de remporter des victoires contre l'ennemi.

Face au danger d'effacement de notre identité, il convient donc de continuer à affirmer une approche française de la tactique qui passe par une osmose avec le milieu, par des contacts avec la population, et par une prise en compte de la culture, notamment tactique, d'un adversaire respecté. Cela induit un style de commandement adapté.

Ainsi, liant le cœur à la raison, le professeur Charillon⁵ espère que la *French touch*, « reconnue sur le terrain aux militaires français, réputés proches de la population », s'exprimera aussi à l'institut de recherche stratégique de l'école militaire (IRSEM) à travers « la dimension sociologique de l'analyse des conflits privilégiée par la recherche française⁶ ».

Au final, la *French touch* peut constituer une réponse pertinente aux questions que soulèvent nos engagements toujours plus complexes, tout particulièrement en ce qui concerne l'évolution du style de commandement en opérations. Cette approche peut en effet apporter une plus-value au chef tant dans la réflexion que dans l'action.

Dans *Guerre et manœuvre*⁷, le colonel Goya nous propose cette intéressante synthèse : « le style⁸ français est un arbitrage permanent entre le cœur qui pousse à l'action courageuse (...) et la raison qui nous porte plutôt vers la combinaison intelligente des armes et des effets. Lorsque cœur et raison agissent de concert nous sommes irrésistibles, encore faut-il avoir les hommes qui sauront les lier ».

C'est là une autre question ■

4 « Nous allons nous engager dans des guerres réelles aux enjeux limités au regard des guerres du 20^{ème} siècle, dans lesquelles nous devons accepter la perspective de succès limités, même si la possibilité d'ascension aux extrêmes doit rester toujours présente à notre esprit. Evaluer et adapter en permanence les paramètres de cette équation politico-militaire nécessite avant tout une profonde rénovation de notre façon de concevoir la guerre », général d'armée J.-L. Georgelin, CEMA. Discours d'ouverture du colloque Europe et Transformation, Paris, 5 février 2008.

5 Directeur de l'institut de recherche stratégique de l'école militaire (IRSEM).

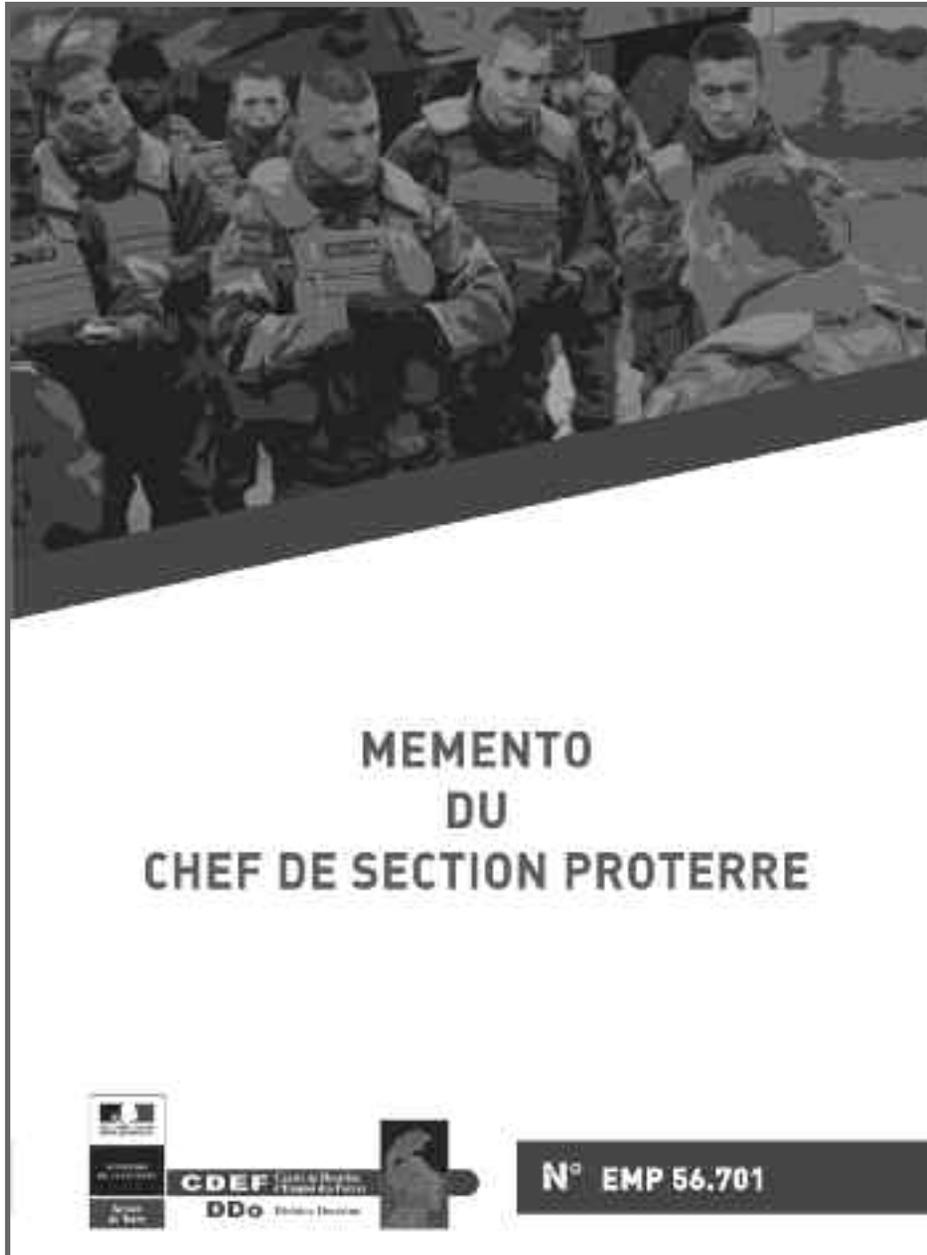
6 Source : www.france-amerique.com.

7 *Guerre et Manœuvre*, sous la direction de Christian MALIS, éditions Economica, 2009.

8 Sur ce point, on pourra aussi lire utilement l'exorde du général YAKOVLEFF dans *Tactique théorique* : « le style apporte (...) un principe organisateur dans l'esprit du praticien (...), paradoxalement un degré de liberté d'action car on peut s'en affranchir. Pour développer son style, il importe avant tout de le définir » à travers deux grandes composantes : « la technique, c'est la façon de commander, l'art, c'est essentiellement celui de la pénétration de l'esprit de l'adversaire et de la décision ».



DIFFUSÉ **PROCHAINEMENT !**



**EN OCTOBRE, PARAÎTRA *DOCTRINE TACTIQUE* N° 20
«COMMANDER EN OPÉRATIONS»**